MAI 2026

Il était une fois

Magazine historique de Saint-Lazare



- La petite histoire des armoiries de Saint-Lazare
- Le livre Patience vaincra–L'histoire de Saint-Lazare en lice pour 2 prix
- Les quêteux et les guérisseurs : mémoire d'un Québec solidaire
- La tradition des sage-femmes à Saint-Lazare

MERCI À NOS PRÉCIEUX COLLABORATEURS



Brunet plus

MICROBRASSERIE
TROIS LACS
BREWING CO.

MARTIN COUTURE INC.
CABINET COMPTABLE

Il était une fois

Il était une fois est le magazine historique de la Société historique de Saint-Lazare publié 3 fois par année, soit en janvier, mai et septembre.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu, au préalable, la permission de la Société historique de Saint-Lazare.

Éditeur: **Paul Lavigne**
Correctrice: **Lyne Boutin**

L'adhésion est totalement gratuite pour devenir un membre civil à vie de la Société historique de Saint-Lazare. En devenant membre à vie, vous recevrez le lien électronique vers notre magazine 3 fois par année et vous bénéficierez de tarifs préférentiels pour nos événements.

Vous trouverez le formulaire d'adhésion sur notre site web www.shsl.ca sous la rubrique Devenez membre.

Les tarifs pour devenir membre corporatif ou institutionnel de la Société historique de Saint-Lazare sont les suivants:

Membre OR (Publicité 1/4 page): $200.00 par année

Membre ARGENT (Publicité 1/8 page): $150.00 par année

Membre BRONZE (Publicité 1/16 page): $100.00 par année

Pour devenir membre corporatif ou institutionnel, veuillez vous informer au info@shsl.ca et nous vous présenterons tous les autres avantages.

Dans le magazine ce mois-ci

4 La petite histoire des armoiries de Saint-Lazare

7 Le livre Patience vaincra—L'histoire de Saint-Lazare en lice pour 2 prix

10 Les quêteux et les guérisseurs : mémoire d'un Québec solidaire

15 Erratum

16 La tradition des sage-femmes à Saint-Lazare

Le conseil d'administration de la Société historique de Saint-Lazare

Président: Donald Simpson

Vice-présidente: Anick Chevrier

Trésorière: Emma Mergl

Secrétaire: Paul Lavigne

Administrateur: Robert Rozon

Administratrice: Manon Leroux

Administratrice: Gisèle Gareau

Administratrice: Lyne Arbec



La petite histoire des armoiries de Saint-Lazare

Par Robert A. Rozon

C'est dans le cadre de la planification des célébrations du centenaire de la municipalité de Saint-Lazare que le comité organisateur prit la décision de doter cette jeune ville de ses propres armoiries, premier véritable symbole de son identité collective.

Au début du printemps 1975, M. Réjean Boileau, courtier en assurances, se présente au bureau de mon père dans le cadre de ses activités professionnelles. À cette époque, il agit également à titre de vice-président du comité organisateur du centenaire. Comme il était d'usage lors de ses visites, les échanges ne se limitaient pas aux affaires et prenaient souvent une tournure conviviale. Au fil de la conversation, mon père m'invite à présenter quelques-unes de mes réalisations à M. Boileau. Intrigué, ce dernier me questionne alors sur la possibilité de concevoir les armoiries de la municipalité.

N'étant pas encore familier avec ce type de mandat, je lui demande des précisions. Il m'expose les grandes lignes du projet, ce à quoi je réponds que je prendrai le temps de me documenter avant de lui donner une réponse. À ce moment, en avril 1975, j'étais étudiant en arts graphiques au programme de communications graphiques du cégep Ahuntsic, à Montréal.

De retour au cégep, je me plonge dans les ressources de la bibliothèque afin de mieux comprendre les principes qui régissent la création d'armoiries. Je con-

sulte plusieurs ouvrages spécialisés qui m'initient à la science héraldique. Celle-ci encadre de manière rigoureuse la conception des blasons, en définissant notamment le choix des écus, des couleurs, des figures, des supports, des ornements et des charges, ainsi que leur signification symbolique.

Un mois plus tard, fort de ces nouvelles connaissances, je contacte M. Boileau pour lui confirmer ma capacité à concevoir et à réaliser une première maquette des armoiries de Saint-Lazare.

Dès lors, j'entreprends des recherches plus approfondies et consulte notamment Mme Louise Chaîné Montpellier, alors rédactrice du premier ouvrage historique de la municipalité. Cette collaboration me permet d'identifier les éléments symboliques essentiels à intégrer : les valeurs portées par la communauté, les fondements culturels, les caractéristiques géographiques et démographiques, ainsi que les événements marquants de son histoire. C'est également à travers cette démarche que prend forme une devise, appelée à résumer à la fois le vécu de la collectivité et sa vision d'avenir.

Quelques semaines plus tard, je présente une première maquette à M. Bernard Charlebois, président du comité des fêtes du centenaire. Après discussions et ajustements, le projet est soumis pour approbation et reproduction auprès du Heraldic House of Montreal. Ce n'est qu'à la troisième version que la maquette est acceptée dans sa forme définitive, telle que nous la connaissons aujourd'hui.



Robert Rozon, concepteur des armoiries de Saint-Lazare, réalisées en 1975 à l'occasion du centenaire de la municipalité, marquant ainsi la création d'un symbole identitaire fort et durable pour la communauté lazaroise.

Le mois suivant, je présente officiellement la maquette aux membres du conseil municipal, qui l'adoptent à l'unanimité. J'ai ensuite le privilège d'être accompagné de M. Laurent Chevrier lors de la présentation de la facture liée à la production de la maquette devant le conseil municipal.

C'est finalement le 27 septembre 1975, à l'occasion de la journée d'ouverture des festivités du centenaire, que les armoiries de Saint-Lazare sont dévoilées au public. La présentation officielle est faite conjointement par le maire de

l'époque, M. Roland Bédard, et moi-même, lors d'une conférence de presse tenue en présence de dignitaires et de nombreux citoyens.

Dans les semaines qui suivent, ce dévoilement suscite un vif intérêt médiatique. Une entrevue radiophonique est notamment réalisée avec Mme Gabie Farmer Denis, journaliste, écrivaine et chroniqueuse culturelle à la radio régionale de Salaberry-de-Valleyfield. Une apparition télévisuelle suit le 22 novembre 1975 à CHLT Télé-7 de Sherbrooke, à l'émission La soirée Canadienne, consacrée à la municipalité de Saint-Lazare.

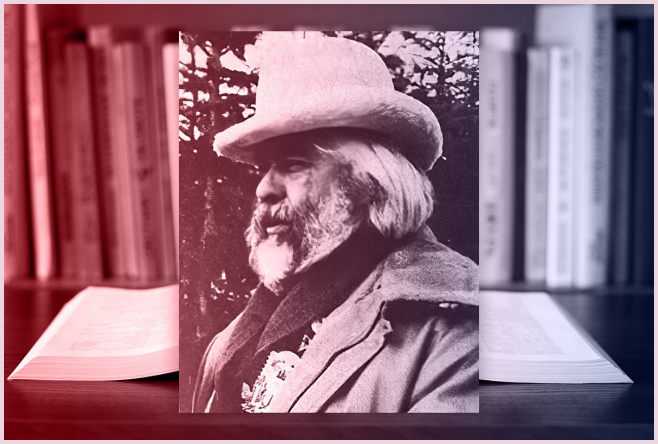
Aujourd'hui encore, je demeure profondément fier d'avoir contribué, à ma manière, à l'histoire et à l'identité de ma communauté. Je tiens à remercier la Société historique de Saint-Lazare, qui a souligné ce legs patrimonial lors de la soirée des Bâtisseurs, tenue dans le cadre des célébrations du 150e anniversaire de la municipalité.

MERCI À NOS PRÉCIEUX COLLABORATEURS

LA SOURCE D'ENTRAIDE
Là où la collectivité prend tout son sens !

ICS 20 ANS
Informatique commerciale du Suroît (ICS) Inc.
VOS INFORMATICIENS, PARTENAIRES DE VOS TECHNOLOGIES
millenium micro
SOLUTIONS D'AFFAIRES

Le livre Patience vaincra—L'histoire de Saint-Lazare en lice pour deux prix prestigieux



Prix Léonidas-Bélanger remis par la Fédération Histoire Québec

Prix Jean-Simard remis par la Fédération québécoise d'ethnologie

La Société historique de Saint-Lazare est particulièrement fière d'annoncer que l'ouvrage *Patience vaincra – L'histoire de Saint-Lazare*, signé par les auteurs Donald Simpson et Paul Lavigne, a été retenu parmi les finalistes du prestigieux prix Jean-Simard, décerné par la Société québécoise d'ethnologie.

Cette distinction d'envergure vise à souligner des initiatives exemplaires en matière de sauvegarde, de transmission et de mise en valeur du patrimoine. Elle met en lumière des réalisations qui contribuent de façon significative à faire rayonner les connaissances issues de la recherche en ethnologie québécoise, tout en favorisant leur appropriation par le grand public. Le lauréat sera dévoilé en octobre prochain, à l'occasion du lancement annuel de la revue *Rabaska*, un événement phare du milieu ethnologique.

Rappelons que la Société québécoise d'ethnologie (SQE), organisme culturel à but non

lucratif reconnu, œuvre depuis plusieurs décennies au service des ethnologues, des chercheurs, des passionnés de patrimoine ainsi que des organismes engagés dans l'étude et la valorisation des patrimoines matériel et immatériel. Par ses actions, elle contribue activement à la reconnaissance et à la diffusion des savoirs liés aux traditions, aux pratiques culturelles et à l'histoire des communautés québécoises.

Par ailleurs, cet ouvrage majeur, réalisé dans le cadre des célébrations du 150e anniversaire de Saint-Lazare, connaît également un rayonnement remarquable puisqu'il est aussi en lice pour le prix Léonidas-Bélanger, décerné par la Fédération Histoire Québec.

Le prix Léonidas-Bélanger a pour objectif de reconnaître l'excellence du travail accompli par les sociétés d'histoire du Québec, tant dans le domaine de la publication que dans celui de l'organisation d'événements. Il rend hommage à des réalisations qui se distinguent par leur rigueur, leur qualité, leur portée et leur contribution à la mise en valeur du patrimoine. Fidèle à l'esprit d'engagement social qui animait Léonidas Bélanger, ce prix souligne tantôt une publication marquante, tantôt un événement d'exception, témoignant du dynamisme et de la vitalité du milieu historique québécois.

Le lauréat sera annoncé dans le cadre du congrès annuel de la Fédération Histoire Québec, qui se tiendra à Terrebonne les 29 et 30 mai 2026, un rendez-vous incontournable pour les acteurs du milieu de l'histoire et du patrimoine.

Par ces reconnaissances, *Patience vaincra – L'histoire de Saint-Lazare* confirme non seulement la pertinence et la qualité du travail accompli, mais aussi l'importance de préserver et de transmettre l'histoire locale comme élément fondamental de notre identité collective.



MERCI À NOS PRÉCIEUX COLLABORATEURS



ÉMONDAGE ET ABATTAGE DIONNE
Arboriculture et travaux forestiers

MEMBRE COMMERCIAL

APCHQ
MEMBRE FOURNISSEUR

CLUB AIDE JEUNESSE SAINT-LAZARE

LES HABITATIONS SYLVAIN MÉNARD INC

PHARMAPRIX MD
ST-LAZARE | SOUREN BEDROSSIAN, PROPRIÉTAIRE
1780, chemin Ste-Angélique, Saint-Lazare, Qc
(450) 424-5751

Les quêteux et les guérisseurs : mémoire d'un Québec solidaire

Par Robert T. Rozon



Il fut un temps, pas si lointain, où les campagnes du Québec vibraient au rythme des saisons et des pas lents des quêteux. Ces hommes, souvent âgés, parfois estropiés, marchaient de village en village, portant sur l'épaule un baluchon usé et dans le cœur une vie de routes et de silence. Ils ne demandaient pas grand-chose : un peu de pain, un bol de soupe, et surtout, un coin sur le fameux banc de quêteux.

Ce banc, placé près de la porte, était bien plus qu'un meuble. Il était le symbole d'une époque où la charité n'était pas un mot abstrait, mais un geste quotidien. Les anciens s'en souviennent : on ne laissait jamais un quêteux dehors par grand froid. On lui offrait le gîte, parfois le couvert, et souvent, une oreille attentive. Car ces hommes, malgré leur pauvreté, étaient des porteurs d'histoires, des témoins du pays.

L'époque des quêteux

Les quêteux sont apparus au XIXe siècle, dans un Québec rural marqué par la pauvreté et l'absence de services sociaux. La religion catholique encourageait la charité, et accueillir un quêteux était vu comme un devoir chrétien. Ils étaient nombreux entre 1850 et 1930, et certains avaient même des itinéraires réguliers, revenant chaque année dans les mêmes paroisses.

Mais cette tradition prit fin dans les années 1960, avec deux changements majeurs :

- L'adoption de la Loi sur l'assistance sociale en 1961, par le gouvernement libéral de Jean Lesage, dans le contexte de la Révolution tranquille. Cette loi garantissait un revenu minimal aux personnes démunies et remplaçait la charité traditionnelle par un système officiel géré par l'État.

- L'application de règlements dits « antimendiants », qui interdisaient ou décourageaient la mendicité publique.

Ces mesures, combinées à la modernisation des campagnes, mirent un terme à la présence des quêteux. Les bancs de quêteux, autrefois présents dans presque toutes les maisons, disparurent, remplacés par un système officiel de soutien.

L'époque des guérisseurs itinérants

À la même époque, les campagnes voyaient aussi passer des guérisseurs ambulants. Ces hommes et femmes, souvent autodidactes, portaient avec eux des remèdes faits de plantes, de décoctions et de prières. Ils allaient de porte en porte, offrant leurs services pour soulager les maux du corps et de l'esprit.

Certains étaient appelés « rebouteux », capables de remettre un bras ou une jambe en place après une chute. D'autres connaissaient les secrets des herbes médicinales, préparant des tisanes pour la toux, des onguents pour les brûlures ou des cataplasmes pour les douleurs. Leur savoir, transmis de génération en génération, faisait partie intégrante de la vie rurale.

Le don des guérisseurs

On disait que certains n'avaient pas seulement appris, mais qu'ils étaient nés avec un don. Leur simple toucher apaisait, leur souffle guérissait, et leurs prières semblaient avoir une force particulière.



Le Guérisseur du village, Jan Havicksz, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.



Une croyance tenace voulait que le septième garçon d'une famille soit doté d'un don naturel de guérison. Sans apprentissage, il aurait la capacité d'apaiser les douleurs, de guérir les brûlures ou de chasser les fièvres.

Et il y avait aussi ceux que l'on appelait les arrêteurs de sang. On croyait qu'ils pouvaient stopper une hémorragie simplement en ayant une pensée pour la personne blessée, ou en récitant une prière secrète transmise de génération en génération. Dans les campagnes, on disait qu'il suffisait de les invoquer, même à distance, pour que le sang cesse de couler. Cette croyance, profondément enracinée dans la tradition populaire, donnait aux guérisseurs une aura presque mystique.

La fin d'une époque

Ainsi, les quêteux disparurent dans les années 1960, à la fois à cause de la modernisation des campagnes, de la Loi sur l'assistance sociale adoptée par le gouvernement Lesage, et des règlements anti-mendiants qui interdisaient la mendicité publique. Les guérisseurs, eux aussi, furent peu à peu remplacés par la médecine moderne et les cliniques locales. Mais leur souvenir reste vivant dans les récits et les mémoires, comme une trace d'un Québec où la solidarité et le savoir populaire faisaient partie du quotidien.

Souvenirs d'un autre temps

Ce texte est pour ceux qui se souviennent. Pour ceux qui ont vu un quêteux s'asseoir sur le banc, qui ont entendu un guérisseur préparer une tisane, ou qui ont entendu parler du fameux septième garçon au don mystérieux. Pour ceux qui ont connu un arrêteur de sang, dont la simple pensée suffisait à apaiser une blessure.

C'est une page de notre histoire, une mémoire vivante, un rappel que le Québec a toujours su tendre la main à ceux qui en avaient besoin, tout en gardant une part de magie dans ses traditions.

Henri Poitras – Jambe-de-Bois

- Nom complet : Joseph Alphonse Hospice Poitras
- Date de naissance : 11 juin 1896 à Montréal
- Date de décès : 1er août 1971 à Montréal
- Rôle marquant : Jambe-de-Bois, le quêteux emblématique du téléroman Les Belles histoires des pays d'en haut

Carrière : Acteur, chanteur, auteur et metteur en scène, il a joué au théâtre, à la radio, au cinéma et à la télévision. Il est surtout connu pour son rôle de Jambe-de-Bois, qu'il a incarné de 1956 à 1970, apportant au personnage une humanité touchante et une mémoire du Québec rural.



Georges Bouvier – Grand Capot

- Date de naissance : 14 mars 1904
- Date de décès : 11 mars 1991
- Rôle marquant : Grand Capot, un personnage secondaire mais coloré du téléroman

Carrière : Comédien de radio et de télévision, il a marqué les débuts de CKAC avec l'émission Nazaire et Barnabé. À la télévision, il a joué dans plusieurs séries, dont Le Survenant et Les Belles Histoires des pays d'en haut, où il incarne Grand Capot, un homme du rang au franc-parler et à la présence rustique.



MERCI À NOS PRÉCIEUX COLLABORATEURS

Saint-Lazare

Chez Maurice

SOULANGES IRISH SOCIETY

Erratum

Veuillez prendre note que des erreurs se sont malencontreusement glissées dans les textes consacrés à certains de nos Bâtisseurs de Saint-Lazare, à qui nous avons souhaité rendre hommage lors de la fête des bâtisseurs en septembre 2025.

Malgré tout le soin apporté à la préparation de ces contenus — tant au niveau de la rédaction, des vérifications internes que des corrections effectuées en collaboration avec l'imprimeur — il peut arriver que certaines inexactitudes subsistent.

Nous en sommes sincèrement désolés et vous prions de bien vouloir prendre connaissance des corrections suivantes, apportées afin de rectifier ces erreurs.

Bâtisseur Joseph Leduc



La photographie publiée représente en réalité Pascal Leduc, père de Joseph Leduc. Cette confusion iconographique se retrouve également dans les publications du 125e et du 150e anniversaire de Saint-Lazare. Voici la photo corrigée de Joseph Leduc.

Nous remercions chaleureusement Madame Carole Vallée, descendante de Joseph Leduc, de nous avoir contactés et permis d'apporter les corrections nécessaires.

Nous souhaitons également préciser que Joseph Leduc et son épouse, Marie-Joseph Couturier, ont eu onze (11) enfants, et non huit (8) comme mentionné précédemment.

Bâtisseur Léo Paul Gareau

Veuillez noter que Léo Paul Gareau et son épouse, Laurette Huneault, se sont mariés à l'église de Saint-Clet, et non à Sainte-Clotilde, comme indiqué précédemment.

Nous remercions chaleureusement la famille Gareau de nous avoir informés de cette inexactitude.

(suite à la page 18)



La tradition des sage-femmes à Saint-Lazare

Par Paul Lavigne

Dans les campagnes québécoises d'autrefois, bien avant que les corridors aseptisés des hôpitaux ne deviennent le théâtre privilégié des naissances, la venue au monde d'un enfant relevait d'un savoir ancien, profondément humain et intimement lié à la communauté. Au cœur de ce rituel de vie se trouvait la sage-femme, figure discrète mais essentielle, dépositaire d'une tradition transmise de femme en femme, de génération en génération. Elle incarnait à la fois l'expérience, la douceur et la résilience, dans un monde où la vie et la mort se côtoyaient avec une proximité que l'on peine aujourd'hui à imaginer.

Femmes de confiance

Dans chaque rang — ces longues routes rurales bordées de terres défrichées à la force des bras — il y avait presque toujours une femme que l'on appelait lors que le moment approchait.

Elle n'était ni médecin, ni infirmière au sens moderne, mais elle possédait un savoir forgé par l'observation, l'expérience et la transmission orale. Souvent, elle avait elle-même appris auprès de sa mère, d'une tante ou d'une voisine reconnue pour son habileté. Très tôt, elle avait été initiée aux gestes, aux signes, aux silences aussi, qui annoncent la naissance imminente.

Un rôle indispensable

Son rôle commençait bien avant les premières douleurs. Elle conseillait les jeunes femmes, les rassurait face à leurs craintes, leur transmettait des connaissances sur le corps, la grossesse et les soins à prodiguer après la naissance. Mais c'est surtout lorsque la nuit s'illuminait d'une lampe allumée à la fenêtre — signal discret qu'un enfant s'apprêtait à naître — qu'elle entrait en scène.

Qu'il pleuve, qu'il vente ou que la neige ensevelisse les chemins, la sage-femme quittait son foyer sans hésiter. Elle parcourait parfois plusieurs kilomètres, à pied, en carriole ou à cheval, guidée par le sens du devoir et l'urgence de la situation. Arrivée sur place, elle prenait en charge la chambre, transformant un espace ordinaire en lieu de passage entre deux mondes. Elle organisait, préparait, apaisait. Sa voix, souvent calme et posée, devenait un repère dans la tempête des contractions.

L'accouchement était un moment intense, parfois périlleux. Sans instruments sophistiqués ni assistance médicale avancée, la sage-femme devait se fier à son instinct, à son expérience et à une connaissance fine des corps. Elle accompagnait chaque respiration, chaque effort, soutenant la mère autant physiquement que moralement. Et lorsqu'enfin le cri du nouveau-né déchirait le silence, elle accomplissait les premiers gestes de vie : nettoyer, envelopper, présenter l'enfant à sa mère.

Plus qu'un rôle médical

Mais son rôle ne s'arrêtait pas là. Elle veillait encore, dans les heures et les jours qui suivaient, s'assurant du rétablissement de la mère, prodiguant des conseils, surveillant les signes de complications. Elle devenait confidente, parfois même marraine de cœur, liée à jamais à la famille par cet instant fondateur.

À Saint-Lazare, à la fin du XIXe siècle, cette réalité prenait racine dans un territoire encore jeune, façonné par le labeur des colons et la solidarité des familles. Les grandes artères — la côte Saint-Louis, le chemin Sainte-Angélique, la côte Saint-Charles et le quartier du dépôt — structuraient la vie quotidienne. Le long de ces voies, les maisons s'égrenaient à intervalles réguliers, formant autant de micro-communautés où chacun connaissait son voisin.

Sur la côte Saint-Louis, il n'était pas rare qu'une même sage-femme ait assisté à la naissance de dizaines d'enfants, parfois même de plusieurs générations issues d'une même lignée. Elle devenait une mémoire vivante du rang, témoin silencieux des joies et des épreuves qui rythmaient la vie des familles. Sur le chemin Sainte-Angélique, les liens entre voisines étaient tout aussi étroits, et la sage-femme y occupait une place centrale, appelée avec confiance et gratitude.



La côte Saint-Charles, avec ses reliefs et ses défis, n'échappait pas à cette tradition. Là aussi, une femme se distinguait, reconnue pour son savoir-faire et son dévouement. Quant au quartier du dépôt, en pleine effervescence avec l'arrivée du chemin de fer, il voyait coexister tradition et modernité. Malgré l'ouverture sur le monde extérieur, la présence d'une sage-femme demeurait indispensable, rappelant que certaines réalités humaines transcendent les changements de l'époque.

Ainsi, dans chacun de ces secteurs, une femme portait en elle un savoir précieux, hérité et transmis, ancré dans le vécu plutôt que dans les livres. Elle n'exerçait pas seulement un rôle pratique : elle incarnait une forme de continuité, un lien entre les générations, une présence rassurante dans un moment où la vie bascule.

Aujourd'hui, alors que les naissances se déroulent majoritairement en milieu hospitalier, le souvenir de ces femmes persiste comme une empreinte douce dans notre histoire collective. Elles n'ont laissé ni traités ni monuments, mais leur héritage se retrouve dans chaque famille, dans chaque récit transmis autour d'une table. Les sage-femmes d'antan, à Saint-Lazare comme ailleurs au Québec, ont été les gardiennes silencieuses de la vie naissante, tissant, fil après fil, la trame humaine de leurs communautés.

(Suite de l'article de la page 15)

Bâtisseur Stanley Roy Wilson



La photographie initialement publiée est celle d'un ami de la famille Wilson. Nous présentons donc ici la photographie de Stanley Roy Wilson, telle qu'elle aurait dû paraître.



Nous remercions sincèrement Monsieur Keith Wilson de nous avoir signalé cette erreur et de nous avoir permis d'y remédier.